

## VICTOR HUGO VU PAR OCTAVE MIRBEAU

Il peut paraître paradoxal de traiter, dans un colloque consacré à Victor Hugo, d'un écrivain tel qu'Octave Mirbeau, que l'on a si souvent embrigadé, à tort bien sûr, parmi les naturalistes. D'une part, parce que, littérairement, ils semblent se situer aux antipodes l'un de l'autre : Mirbeau était peu sensible à la poésie et avait même des présupposés très négatifs à l'encontre des poètes et du genre poétique<sup>1</sup> ; quant à ses romans, aux confins de l'impressionnisme, de l'expressionnisme et de la décadence, et à ses comédies, où il retrouve le secret des grandes comédies molièresques de mœurs et de caractères, ils ne révèlent aucune influence de l'auteur des *Misérables* et d'*Hernani*. D'autre part, Mirbeau n'évoque que rarement Victor Hugo — et encore est-ce le plus souvent à propos de Rodin et de son buste du poète —, et il est symptomatique à cet égard que le nom de Victor Hugo n'apparaisse même pas dans l'index des noms cités dans *Les Grimaces* de 1883<sup>2</sup>. Pourtant il n'ignore nullement son œuvre, qu'il a lue et méditée, et il consacre même un article nécrologique dithyrambique à "*son âme resplendissante*" et à son "*existence presque surhumaine*"<sup>3</sup>. Mais c'est précisément parce qu'il ne se reconnaît guère d'affinités avec lui qu'il peut être intéressant d'analyser la vision qu'il en donne.

Elle présente deux aspects constamment réaffirmés : d'un côté, la reconnaissance, plus ou moins obligée, de son génie et de sa gloire immortelle ; de l'autre, des réserves, qui tempèrent l'admiration, voire des critiques, qui culminent dans *La 628-E8*. Cette dualité apparaît dès sa jeunesse, quand, étudiant en droit, le jeune Octave prend des places pour *Hernani* à la Comédie-Française, mais termine une de ses lettres par un parodique "*ex imo*", occasion pour lui d'affirmer qu'il n'est surtout pas "*hugolâtre*"<sup>4</sup>.

### LE GÉNIE DE VICTOR HUGO

À maintes reprises, dans ses articles, Mirbeau rend au poète des hommages convenus, que ce soit sur le mode sérieux — il le qualifie d'"*Homère des épopées universelles*"<sup>5</sup> ou évoque "*l'immortelle gloire de Victor Hugo*"<sup>6</sup>, à propos de son buste par Rodin —, ou sur le mode cocasse, quand, dans son provocant chapitre de *La 628-E8* sur la Belgique, qui souleva tant de protestations indignées outre-Quévrain, il écrit : "*Ah! comme ils furent bien inspirés, le jour où ils [les Belges] chassèrent Victor Hugo de chez eux!*... *Quel bonheur, en quelque sorte providentiel, pour le grand poète, et pour nous ! Il y eût sûrement perdu tout son génie ; nous, nous eussions perdu toute sa gloire, insuffisamment remplacée par celle de M. Viélé-Griffin*"<sup>8</sup>. Le nom de Victor Hugo apparaît à plusieurs reprises dans les romans de Mirbeau pour incarner le génie poétique, par exemple dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*, où son buste "*tomb[e] de son socle et roul[e] de la cheminée sur le plancher, brisé en mille éclats... de rire*" en entendant l'inamovible ministre Georges Leygues, incarnation de la médiocrité du politicien bon à tout, c'est-à-dire bon à rien, se proclamer indûment

---

1 Mais cela ne l'empêchait pas d'aimer passionnément Baudelaire et Mallarmé, de lancer Maurice Maeterlinck au firmament des Lettres dans un retentissant article du *Figaro*, en août 1890, et d'apprécier Verlaine, Rodenbach, Verhaeren et Laforgue. Il a même été un des tout premiers à proclamer le génie et à citer des vers d'Arthur Rimbaud, dès 1882, alors que celui-ci était complètement ignoré de tous.

2 L'index paraît dans l'avant-dernier numéro des *Grimaces*, n° 25, le 5 janvier 1884 (pp. 1129-1138).

3 "Victor Hugo", *La France*, 24 mai 1885.

4 Lettre à Alfred Bansard du 9 décembre 1869 (*Lettres à Alfred Bansard des Bois*, Le Limon, Montpellier, 1989, p. 156).

5 "Notes pessimistes", *Le Matin*, 20 novembre 1885.

6 "Rengaines", *L'Écho de Paris*, 23 juin 1891 (*Combats esthétiques*, Séguier, 1993, t. I, p. 455).

7 Victor Hugo a fait de très nombreux séjours en Belgique, notamment du 11 décembre 1851 à la fin juillet 1852, puis d'avril à octobre 1856, de mars à septembre 1861, puis tous les ans jusqu'en 1871. Il en a été chassé le 30 mai 1871, par un décret de Léopold II, pour avoir proposé d'héberger chez lui des proscrits de la Commune, au lendemain de la Semaine Sanglante...

8 *Œuvre romanesque*, Buchet/Chastel - Société Octave Mirbeau, 2000-2001, t. III, pp. 333-334.

poète<sup>9</sup>. Dans *Le Calvaire*, le premier roman publié par le narrateur, dans son premier ouvrage, subit, parmi beaucoup d'autres, l'influence de Victor Hugo, dont le nom apparaît également parmi les auteurs de prédilection que le père de Kern révèle au jeune Sébastien Roch, dans le roman homonyme de 1890, et parmi ceux que le phthisique M. Georges, qui "adorait les vers", fait lire à Célestine dans *Le Journal d'une femme de chambre*<sup>10</sup> (1900). C'est surtout dans *Sébastien Roch* que le rôle émancipateur de la poésie hugolienne est mis en valeur : parmi les "cahiers de vers défendus" et les "livres proscrits" qui "circulaient, dans la cour" du collège des jésuites de Vannes, sous le Second Empire, Sébastien "apprit, par cœur, des strophes et des phrases qu'il récitait à Bolorec, avec ivresse, durant les récréations et les promenades. Pour les Pauvres, de Victor Hugo, lui parut un chant céleste, une divine musique, un rayon de charité, jailli du cœur même de Jésus"<sup>11</sup>. Au dieu sanguinaire et impitoyable dont les jésuites lui peignent le répulsif tableau, le jeune Sébastien préfère de beaucoup le dieu charitable dont le poète lui donne le désir et qui est plus conforme à l'idéal évangélique.

Cette image christique apparaissait déjà dans l'article nécrologique de 1885, où Mirbeau écrivait notamment : "Le grand poète a été la Bonté. Il a aimé l'humanité, comme le Christ l'aima, d'un amour infini." Et de préciser l'impact humanitaire d'une œuvre engagée : "Élargissant les bornes ensanglantées des patries, prêchant la communion des peuples, l'oubli des races, la fin des conquêtes, il a pleuré sur les misères, il a pansé les plaies, essuyé les larmes ; il a relevé tous les vaincus, consolé tous les captifs, vengé toutes les injustices. Il a tenté d'arracher l'homme aux proies des trônes effarés, aux échafauds des sociétés peureuses, et sa voix retentissante, faite de tendresse et de pitié pour les misérables, de colères et de supplications hautaines pour les puissants, a dominé, chaque fois que l'homme était menacé, le tumulte des intérêts oppresseurs et des lois homicides. [...] Les petits, les humbles, les pauvres, les déshérités, les malades, il leur a donné la première place dans le royaume féerique de son œuvre, qui est doublement immortelle par le génie de l'artiste, et la bonté de l'homme"<sup>12</sup>. Ce qui est frappant dans cette image christique du poète, tout à fait comparable à celle qu'il donne, à la même époque, de son seul maître reconnu, Léon Tolstoï, c'est qu'à travers le bilan de l'œuvre hugolienne, c'est tout un programme que se fixe à lui-même Octave Mirbeau. Alors qu'il vient d'achever sa mue, au cours du grand tournant de 1884-1885, et qu'il entame sa rédemption<sup>13</sup>, bien décidé à racheter par sa plume les vilenies et compromissions commises au cours de ses douze années de prostitution politico-journalistique<sup>14</sup>, il met désormais son génie de pamphlétaire et de romancier au service de ses idéaux humanitaires et anarchisants, bien décidé à s'employer désormais à défendre en priorité les déshérités et les démunis de tout poil. Certes, les moyens littéraires mis en œuvre seront fort différents de ceux de Victor Hugo, style et esthétique n'ont rien de commun, mais les idéaux éthiques et humanistes sont définis en des termes fort voisins. Hugo apparaît aux yeux de Mirbeau, bien avant le Zola de *J'accuse*, comme l'incarnation de l'intellectuel engagé, qui, par-dessus les partis, les clans, les intérêts particuliers et les ambitions à la petite semaine, et au prix de la persécution, de l'exil ou de l'emprisonnement, place l'éthique au poste de commande et proclame opiniâtement des valeurs fondamentales et universelles.

Si Victor Hugo est parvenu à exercer un semblable magistère moral, qui lui garantit "l'immortalité", à faire sentir partout "sa présence invisible", et à faire passer chez tant d'écrivains "un peu de [son] esthétique, de [sa] vision et de [son] imagination"<sup>15</sup>, c'est d'abord, selon Mirbeau, parce qu'il est un "visionnaire sublime" : "Son regard semble fasciner les choses sur lesquelles il se

<sup>9</sup> *Œuvre romanesque*, loc. cit., t. III, p. 61.

<sup>10</sup> Mais le fait que Célestine juge Hugo aussi "inaccessible" que l'Empereur d'Allemagne ou que Paul Bourget, l'une des têtes de Turc de Mirbeau, tempère singulièrement la mention élogieuse du poète...

<sup>11</sup> *Œuvre romanesque*, loc. cit., t. I, pp. 635-636.

<sup>12</sup> "Victor Hugo", art. cit.

<sup>13</sup> Au premier roman signé de son nom, *Le Calvaire* (1886), Mirbeau entendait donner une suite, jamais écrite, qui devait s'intituler *La Rédemption*, titre symptomatique.

<sup>14</sup> Sur ces années, voir Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Séguier, 1990, deuxième partie. Sur la rédemption de Mirbeau, voir la troisième partie..

<sup>15</sup> "Victor Hugo", art. cit.

pose. Tout objet fixé par lui prend un relief énorme. Même à distance, quand il décrit des pays où il n'est jamais allé ; même historiquement, quand il peint les époques lointaines, tout entières couvertes de la poussière du passé, les hommes, les villes, les bêtes, les bois, tout surgit, tout s'anime, tout ressuscite avec un fracas de vie extraordinaire. [...] Il est tellement ouvert aux impressions qui effleurent à peine le commun des esprits doués et vibrants qu'il trouve cette expression admirable et étrange : "l'oreille voit". Toutes ses facultés, en effet, ont l'air d'yeux braqués sur tous les points à la fois. [...] C'est l'Œil effrayant qui regardait Caïn. Il est dans le passé, il est dans l'avenir qu'il éclaire de lueurs prophétiques. [...] Cette force atteint un tel degré en ce prodigieux génie, qu'elle sera, je crois, un fait unique dans l'histoire littéraire, politique et humaine<sup>16</sup>." Il a fallu un autre génie, celui d'Auguste Rodin, pour parvenir à faire ressentir ce grouillement de visions en perpétuelle tempête sous un crâne : "Visage profond où tout est revivant de cette Pensée, énorme et fulgurante, qui semble à l'étroit dans les limites d'un crâne humain, bossué de ses secousses et de ses formidables poussées : la seule image du poète où soit vraiment interprété ce qu'il y eut de force grondante et de rêve lumineux derrière ce front à la fois serein comme un ciel et houleux comme une mer d'orage<sup>17</sup>."

À cette pensée visionnaire et émancipatrice, Victor Hugo est parvenu à donner une expression d'une efficacité unique parce qu'il a su s'affranchir des règles qui en entravaient l'essor. Mirbeau voit dans la préface de *Cromwell* "l'évangile révolutionnaire du romantisme", où le poète "renverse un par un, et les règles falottes, et les bornes aveugles, et les préjugés rampants". Il y opère, selon lui, une "révolution" comparable à celle du Code civil et y "affranchit la pensée de l'homme". En mettant le bonnet rouge au vieux dictionnaire, comme il s'en est vanté, Hugo a fait "roul[er] sur la vieille rhétorique abattue et les vieux systèmes déracinés", un "torrent de substantifs et d'épithètes retentissants" qui donnent à ses vers une ampleur prodigieuse, où semblent fusionner tous les arts : "Ce vers chante comme la musique, évoque comme la peinture, modèle comme la sculpture. Même une sorte de génie d'architecture semble présider à la construction des rythmes qui s'élargissent, s'enflent comme les voûtes sonores, se dressent comme les portiques, sur les inébranlables assises des marches de marbre et des pontons de fer<sup>18</sup>."

## RÉSERVES ET CRITIQUES

La messe semble dite, et l'admiration sans nuances, au point de s'exprimer dans des formules hugoliennes quasiment caricaturales : "On peut dire que sa vie se résume en ce mot : Amour, ses œuvres en cet autre mot : Vision<sup>19</sup>." Pourtant, même en ce panégyrique, qu'on peut supposer quelque peu obligé, il est une comparaison qui ne manque pas d'attirer l'attention. Après avoir comparé l'œuvre multiforme de Victor Hugo à une cathédrale gothique, "dont la forêt de piliers et de colonnettes abrite tout un monde chimérique et réel, angélique et démoniaque", Mirbeau ajoute en effet ces lignes de nature à faire naître des soupçons : "Dès lors, Victor Hugo a tout conquis. Il a été le fleuve impétueux qui emporte toutes choses fracassées, au courant de ses eaux colères, qui se creuse des lits nouveaux à travers des terres nouvelles." Par-delà l'éloge du renouvellement des formes, au prix du fracas des vieilles règles et de la vieille rhétorique, n'y aurait-il pas la critique implicite de l'absence de contrôle du fleuve impétueux de l'inspiration hugolienne, qui charrie aussi bien le grotesque que le sublime, les formules qui prêtent à sourire et les exagérations de mauvais goût aussi bien que les images lumineuses et pénétrantes ? Quelques années plus tard, quand Mirbeau se fera le critique impitoyable de Zola, coupable à ses yeux de trahir ses idéaux de jeunesse en aspirant à la reconnaissance académique, Mirbeau reprendra l'image du fleuve tumultueux, "force qui va" et qui roule "pêle-mêle l'or pur et les gravats" : "Cela se déchaîne en tempête, écume, bouillonne, soulève les rochers, entraîne les arbres déracinés aussi

16 *Ibidem*.

17 "Auguste Rodin", *Le Journal*, 2 juin 1895 (*Combats esthétiques*, t. I, p. 99). Mais Mirbeau ajoute que le sculpteur a également mis en lumière "ce qu'il y avait aussi d'étrangement faunesque dans l'expression de cette bouche de vieillard, aux plans rétractés"...

18 "Victor Hugo", art. cit.

19 *Ibidem*.

*bien que les petites fleurs pâles de la berge envahie*”, mais “*peut-être n’y a-t-il là, au fond, que l’illusion de ce décor et de cette sonorité*<sup>20</sup>”. Hugo ne serait-il pas lui aussi, “*au fond*”, qu’une illusion de mots creux et qu’une “*inanité sonore*” ?

Ce qui donne crédit à cette critique sous-jacente, c’est une plaisante parodie à laquelle s’est livré Mirbeau dans les colonnes d’une feuille de chou provinciale, *L’Ariégeois*, à une époque où il travaillait pour les bonapartistes et ferrailait contre les républicains locaux dans de dérisoires querelles clochemerlesques. En réponse à une souscription cocasse destinée à offrir, en guise de dérision, une épée au préfet d’Artigues, une de ses têtes de Turc du moment, il imagine une pseudo-lettre adressée par Victor Hugo au rédacteur en chef de *L’Ariégeois*, c’est-à-dire Mirbeau lui-même :

*Monsieur le rédacteur,*

*Vous êtes une grande âme. Vous m’avez compris. Je suis la fraternité de peuple à peuple, vous la paix de parti à parti.*

*C’est bon, c’est juste, c’est noble. C’est l’apaisé dans le hagard. Merci.*

*Plus de tigres, des hommes. Plus d’hommes, des enfants. Plus d’enfants, des anges ! ! C’est pour cela que j’ai écrit l’histoire d’un crime.*

*La paix, c’est l’aurore. La guerre, c’est la nuit. Nuit épouvantable. Du sang dans du noir. J’ai vu cela.*

*La paix conquise sur la guerre par une épée : l’aurore éclairant la nuit des feux de l’acier ! L’épée-lumière ! Quel symbole !*

*L’épée, c’est le trait d’union qui relie l’homme à la brute. L’épée, c’est le pont jeté du tigre à l’enfant. L’épée, c’est le ruissellement d’harmonie, de bonté, de paix. L’universel dans le surnaturel.*

*En dessous l’abîme !*

*Ô amour !*

*Je souscris.*

*À Sarah Bernhardt, j’avais envoyé une larme tombée de mes yeux. À toi je donne un sourire tombé de mes lèvres.*

*Sourire de vieillard, c’est-à-dire la tombe.*

*Sourire de poète, c’est-à-dire l’azur.*

*Une tombe dans l’azur.*

*Elle est à toi.*

*Ô enfant ! Je te bénis... .. Ex imo.*

*VICTOR HUGO.*

*Pour copie non conforme*<sup>21</sup>

Comme dans toute parodie qui se respecte — et Victor Hugo se prête particulièrement à cet exercice<sup>22</sup> —, Mirbeau pousse jusqu’à l’absurde, en les exagérant, les procédés rhétoriques mis en œuvre par le poète : les antithèses forcées, les rapprochements inattendus, les structures binaires et ternaires, les hyperboles, les invocations, les raccourcis audacieux, les mots forts et creux, les phrases nominales simplement juxtaposées, le tout au service d’un moi singulièrement atteint de mégalomanie. Histoire de faire comprendre que, si Hugo a bien brisé les moules de la vieille rhétorique, il en a façonné de nouveaux, qui, tout hugoliens qu’ils soient, lui paraissent aussi artificiels. La puissance apparente des mots peut servir à masquer un vide sidéral.

Sur le mode sérieux, il arrive à Mirbeau de formuler des réserves qui vont dans le même sens. Ainsi il juge Hugo inférieur, non seulement à Delacroix, mais aussi à Ingres, ce qui est beaucoup plus surprenant. Les œuvres de Delacroix, écrit-il dans un article paru la même année que

<sup>20</sup> “Quelques opinions d’un Allemand”, *Le Figaro*, 4 novembre 1889.

<sup>21</sup> Recueilli dans *Chroniques ariégeoises*, L’Agasse, La Barre, 1998, pp. 50-51.

<sup>22</sup> Voir par exemple *Harnali, ou la contrainte par cor*, ou *Cornaro, tyran pas doux*, de F.-A. Duvert, parodies d’*Hernani* et d’*Angelo, tyran de Padoue* — celle-ci étant présentée comme une “traduction” dans l’édition de son *Théâtre choisi* (Charpentier, 1877, tome VI)...

l'article nécrologique, "ont une portée plus haute que celles de Victor Hugo qui, souvent, sacrifie la pensée à la forme. [...] Chez le poète, le paysage absorbe l'homme, ou l'homme absorbe le paysage"<sup>23</sup>. Il n'y a pas dans ses imaginations l'intensité dramatique et l'harmonie implacable qui sont en celles du peintre"<sup>24</sup>. Quant au Napoléon d'Ingres, où il voit la véritable "synthèse de l'Empire", qui fait ressentir "tout ce qu'il y a de formidable et de monstrueux, de surhumain, dans cet homme", il lui semble d'une inspiration plus haute et plus terrible que celle du poète : "Victor Hugo aussi l'a chanté [Napoléon] en vers de flamme ; mais combien ces vers sublimes nous semblent petits à côté de l'expression magnifique de cette peinture ! Le peintre s'est élevé là où on n'a pu atteindre le poète"<sup>25</sup>. Il n'est pas jusqu'à Jean-François Raffaëlli, peintre bien oublié aujourd'hui, qui, pour avoir donné à la banlieue et aux Petits droit de cité dans la peinture, ne soit jugé à son tour supérieur à l'auteur des *Misérables* : "Victor Hugo, dans *Les Misérables*, avait bien eu le pressentiment de cette poésie complexe et nouvelle, la sensation de ces drames de médiocrité. Mais cela resta, chez lui, à l'état de pressentiment brut. Trop enclin aux exaltations lyriques, il eut seulement l'instinct vague de cette beauté et n'en sut dégager ni une forme précise, ni un type vivant"<sup>26</sup>.

Bien sûr, il convient de relativiser ces jugements bien abrupts et partiels : ils sont formulés dans des articles de critique d'art, où ils servent à mettre en valeur le peintre ou la toile à promouvoir ; et, d'une façon générale, chaque fois qu'il met en balance littérature et peinture, Mirbeau accorde toujours la primauté à la peinture, qui brasse de la matière, alors que les écrivains sont toujours soupçonnés de ne brasser que du vent et de ne produire qu'une "pâle contrefaçon" du réel<sup>27</sup>. Il n'en reste pas moins qu'il y a une constance dans les jugements dépréciatifs portés sur Victor Hugo, toujours suspecté de n'être qu'une machine à produire des mots et des images, sans qu'il y ait forcément une pensée qui engrène sur le réel. C'est dans *La 628-E8* (1907) que Mirbeau formule le plus radicalement sa critique. Au chapitre IV, évoquant "les vieux quartiers puants des vieilles villes", il met en cause la poésie qui nous imprègne, "car elle fait partie des éléments qui constituent notre race latine et catholique". Selon lui, elle "n'aime que ce qui est morbide, ce qui est vieux, ce qui est mort" et nous interdit de mener à bien l'indispensable "œuvre d'assainissement" et d'hygiène publique : "Pour honorer la poésie, l'art et l'histoire", l'administration "conservera de redoutables foyers d'infection", et ira même jusqu'à "nommer, pour les conserver, un conservateur"... Or, comme c'est, bien évidemment, Victor Hugo qui incarne la poésie, c'est lui qui est jugé responsable de ce refus du progrès et de cette complaisance à entretenir un passé porteur de miasmes morbides : "Ah ! Je me demande souvent, malgré toute mon admiration pour la splendeur de son verbe, si Victor Hugo ne fut point un grand Crime social. N'est-il pas, à lui seul, toute la poésie ? N'a-t-il pas gravé tous nos préjugés, toutes nos routines, toutes nos superstitions, toutes nos erreurs, toutes nos sottises, dans le marbre indestructible de ses vers"<sup>28</sup> ? Une nouvelle fois, il faut faire la part des choses : tout ce passage est délibérément provocateur et vise, comme l'ensemble de cet étrange objet littéraire inclassable qu'est *La 628-E8*, à créer chez le lecteur un choc pédagogique qui l'oblige à s'interroger sur les idées toutes faites les plus profondément ancrées en lui. Reste que Victor Hugo est bel et bien accusé, non seulement de sacrifier l'originalité de la pensée au souci exclusif de la forme, mais aussi, plus grave encore, d'entériner les pires sottises par la puissance même de son verbe somptueux. Ce qui fait sa splendeur (verbale) est aussi à l'origine de son irrémédiable misère (intellectuelle)...

23 Il est intéressant de noter que, six ans plus tard, Mirbeau écrira de Van Gogh qu'il a "absorbé la nature en lui" ("Vincent Van Gogh", *L'Écho de Paris*, 31 mars 1891 ; *Combats esthétiques*, t. I, p. 442). Mais alors la formule sera devenue appréciative...

24 "Eugène Delacroix", *La France*, 4 mars 1885 (*Combats esthétiques*, t. I, p. 125).

25 "Les portraits du siècle", *La France*, 23 avril 1885 (*Combats esthétiques*, t. I, p. 156).

26 "J.-F. Raffaëlli", *L'Écho de Paris*, 28 mai 1889 (*Combats esthétiques*, t. I, p. 367).

27 Il écrit ainsi au journaliste Jules Huret, en 1891 : "Avec la littérature, il n'y a pas de belle matière à manier, il n'y a pas de main-d'œuvre. Ce qui ennoblit la peinture, la sculpture, c'est le côté ouvrier." Lettre recueillie dans le tome II de notre édition de la *Correspondance générale* de Mirbeau, à paraître en 2003 aux éditions de L'Âge d'Homme, Lausanne.

28 *Œuvre romanesque*, loc. cit., t. III, p. 393.

Aussi, tout en lui rendant des hommages rituels, Mirbeau considère-t-il que Victor Hugo bénéficie de trop d'honneurs et, par le monopole dont il jouit dans l'admiration publique, fait de l'ombre à quantité d'écrivains et d'artistes tout aussi dignes d'éloges, voire plus : *“Victor Hugo, enlevé dans l'apothéose par l'admiration moutonnaire des naïfs qu'exalte encore le banquisme des spéculateurs, menace d'accaparer pour lui seul ce que ce siècle comporte de gloire et d'immortalité. Certes, le poète est grand et son génie nous est une consolation, au milieu de l'œuvre chétive de ce temps. On a raison de l'honorer magnifiquement, mais ces honneurs ont quelque chose d'exclusif qui choque, car ils sont faits de beaucoup d'injustices et de beaucoup d'oublis. La lumière, tout entière projetée sur un seul homme, rend l'ombre plus épaisse autour des autres. Et pourtant ne sont-ils pas aussi beaux et aussi fiers que lui<sup>29</sup> ?”*

\* \* \*

Par-delà les inflexions de ses jugements, au gré de ses impressions changeantes, d'une part, et de l'évolution de son propre statut social et littéraire, d'autre part, il apparaît bien des constantes dans la perception que Mirbeau nous donne de Victor Hugo. Il est bien évidemment sensible à son génie du Verbe, à ses illuminations de voyant, à son idéalisme si souvent prophétique, et il ne peut qu'approuver son combat des dernières décennies pour les lumières de la connaissance, pour l'école publique, pour la laïcité et pour les misérables et souffrants de ce monde, combats qu'il a fait siens. Mais sa figure de monument national intangible, d'incarnation vivante de la poésie et de gloire de cette République bourgeoise qu'il honnit ne manque pas de l'irriter, car il y voit le danger de participer *volens nolens* à l'aliénation générale et à l'établissement d'un nouveau conformisme, lors même que le poète entendait les combattre ; et cela l'incite à porter des appréciations critiques trop brutales pour ne pas être suspectes de partis-pris.

Pierre MICHEL  
Université d'Angers

---

29 “Eugène Delacroix”, *La France*, 4 mars 1885 (*Combats esthétiques*, t. I, p. 125).

